

TEST Le 22 juin, le Comité international olympique a adopté un nouveau règlement

Homme-femme, le mode d'emploi passe par le taux de testostérone

Depuis 50 ans, la légitimité des tests de féminité dans le sport nourrit une polémique que la nouvelle réglementation ne va pas éteindre. Introduit pour préserver l'équité dans les compétitions, l'histoire montre que le test a surtout servi des intérêts politiques.

Patrick Oberli

patrick.oberli@lematindimanche.ch

Quelle est la différence entre un homme et une femme? La question ne sort pas que de la bouche d'enfants curieux des secrets de la vie. C'est aussi une énigme qui taraude le monde du sport depuis que les compétitions féminines existent. Pour éviter que des hommes ne s'immiscent dans ces dernières, le Comité international olympique (CIO) a introduit en 1966 des tests de féminité. Ceux-ci ont été pratiqués à grande échelle selon différentes méthodes, allant des consultations gynécologiques à l'analyse des chromosomes (test de Barr). Depuis 1999, le «dépistage» se fait à la carte, le CIO se laissant la possibilité de «procéder à un certain nombre de contrôles en cas de doute». Jamais, pourtant, cette détection ne s'est révélée satisfaisante.

Le dernier épisode du feuilleton est récent. Le 22 juin 2012, juste avant les Jeux olympiques de Londres, le CIO a adopté un nouveau règlement. Celui-ci est passé pratiquement inaperçu alors qu'il livre pourtant une nouvelle réponse dans la recherche du Graal: la différence tiendrait dans la testostérone. Autrement dit, une femme est une femme si elle ne présente pas un taux de testostérone (hormone considérée comme déterminante pour une performance physique) située dans les plages de valeurs masculines. Le règlement prévoit qu'en cas d'hyperandrogénisme (sécrétions excessives d'androgènes, hormones responsables des caractères sexuels masculins), le CIO et ses instances peuvent être amenés à ouvrir une enquête. Si elle devait aboutir à la conclusion que la particularité hormonale procure un avantage «décisif» à l'athlète, celle-ci pourrait ne pas être autorisée à courir en tant que femme.

Malaise historique

La nouvelle réglementation a-t-elle été appliquée à Londres? Contacté par le *Matin Dimanche*, le CIO est resté évasif: «Afin de protéger la dignité et la vie privée des athlètes concernées, les demandes d'enquête, les informations réunies à cette occasion, les résultats et les décisions concernant un cas (ou un cas éventuel) d'hyperandrogénisme féminin pendant les JO ou hors des Jeux sont confidentiels et ne seront en aucun cas divulgués par le CIO.» Une discrétion louable qui montre que le sport a appris de la polémique née autour de Caster Semenya en 2009.

L'identité sexuelle de la Sud-africaine avait été remise en cause après sa victoire aux Championnats du monde de Berlin, ouvrant une polémique mondiale. Homme, femme, les deux? Les débats sur la piste et dans les médias avaient été tellement violents que les instances sportives, Fédération internationale d'athlétisme (IAAF) en



CASTER SEMENYA

Afrique du Sud, 800 m

L'IAAF avait ouvert une enquête sur son identité sexuelle en 2009 et les résultats avaient filtré dans les médias. Certains imaginent qu'elle a reçu un traitement chimique pour abaisser un taux de testostérone plus élevé que la moyenne.

POLÉMIQUES SUR LA PISTE



SANTHI SOUNDARAJAN

Inde, 800 mètres

En décembre 2006, l'athlète indienne a échoué au test de féminité, échec qui l'a privée de sa médaille d'argent gagnée aux Jeux asiatiques à Doha. Moins d'une année plus tard, Santhi Soundarajan a tenté de se suicider en ingurgitant des médicaments.



IRINA ET TAMARA PRESS

Union soviétique, athlétisme

Les deux sœurs symbolisent la lutte entre l'Est et l'Ouest durant la Guerre froide. Dans les années 60, Irina et Tamara Press, accusées d'hermaphrodisme, ont tout gagné. Elles ont disparu des compétitions dès l'introduction du test de féminité. Elles ont refusé de le passer, ce qui a été considéré comme un aveu par l'Occident.

tête, avaient remis l'ouvrage sur le métier pour «trouver une règle claire permettant de déterminer l'admissibilité aux compétitions féminines des athlètes souffrant d'hyperandrogénisme». Y compris pour celles insensibles aux androgènes. Cette règle a donc été adoptée le 22 juin, sans toutefois mentionner de taux limite, «chaque cas étant unique». En cas d'enquête complète, la décision finale incombe à un panel d'experts qui décident en leur âme et conscience.

Ce flou tient aussi au fait que les tests de féminité ont toujours mis le sport dans l'embarras. C'est en tout cas la thèse que défend Anaïs Bohuon, maître de conférences spécialiste du sport*, dix ans d'enquête dans un monde où l'identité sexuelle est remise en cause, pour une interrogation: pourquoi les tests de féminité existent-ils vraiment? Car l'argument d'homme se faisant passer pour femme ne tient pas: «Dans toute l'histoire, il n'y a jamais eu aucun cas. Pas même celui du sauteur en hauteur allemand en 1936. Car plus tard, il a révélé être intersexué, ce qui avait amené les dirigeants nazis à le faire concourir chez les femmes, explique la chercheuse parisienne. Qui voit les vraies raisons ailleurs: «Elles sont soit politique, soit sociale».

« Chaque athlète d'exception existe grâce à des particularités naturelles. Va-t-on exclure un joueur de basket beaucoup trop grand? »

ANAÏS BOHUON
Historienne et sociologue du sport

Politique, parce que le test est apparu en pleine Guerre froide. Les pays du bloc de l'Est cherchaient à s'affirmer sur la scène internationale et le sport était l'instrument idéal. «Ces pays ont renforcé leurs équipes féminines, notamment par le dopage, pour obtenir un maximum de médailles. Et l'Ouest, même si elle a fait pareil, n'a pas accepté cette situation. Le combat s'est donc déplacé sur le terrain du genre. Le test était clairement dirigé contre les athlètes de l'Est, beaucoup plus stigmatisées. Il a été un arbitre de la lutte géopolitique.» L'histoire des sœurs Press, athlètes soviétiques mul-

tiples médaillées olympiques disparues dès l'apparition du test, est emblématique. L'Ouest avait réussi à éliminer des concurrentes de premier ordre.

Depuis, le rideau de fer a disparu, mais pas l'utilité des tests. Anaïs Bohuon: «Aujourd'hui, l'opposition est Nord-Sud. Depuis 2000, toutes les athlètes accusées viennent des continents africain et asiatique. Leurs collègues du nord sont accusées de dopage, mais on ne remet pas en cause leur féminité. L'histoire de Caster Semenya a été très politisée, l'Afrique du Sud accusant même l'IAAF de racisme.»

Préserver l'image

Pour Anaïs Bohuon, une autre raison pousse le monde du sport à maintenir ces tests: «Les autorités ont peur que des athlètes soient trop supérieures, tuant ainsi l'incertitude qui est le sel d'une compétition. Ces sportives sont niées dans leur performance, au nom d'une égalité des chances qui n'existe pourtant pas. Chaque athlète d'exception existe grâce à des particularités naturelles. Va-t-on exclure un basketteur beaucoup trop grand? Non. Pourtant, c'est ce qui se passe avec le test de féminité. Ici, le sport se pose au-dessus des lois.»

Du même coup, la féminité occidentale est valorisée, car «c'est aussi

une question d'image. Une sportive ne doit pas avoir l'air d'une sportive. Elle doit être belle, mince, souple, ne pas souffrir dans l'effort. D'ailleurs, les athlètes de haut niveau craignent de prendre trop de muscles, de peur d'être stigmatisées par la société. Elles arrivent sur la piste maquillées, manucurées et bien coiffées. Une logique que n'ont pas les athlètes du Sud comme Caster Semenya, qui a été attaquée pour son morphotype masculin. De plus, une femme est par définition moins forte qu'un homme. Si les résultats se rapprochent trop de ceux des hommes, cela remet en cause la hiérarchie des sexes. Et toute l'organisation du sport.»

Reste à savoir si le CIO a enfin trouvé la solution avec son nouveau règlement. Le monde scientifique n'en est pas persuadé, tout comme il n'a jamais été convaincu par le test de Barr. Anaïs Bohuon rappelle une étude menée en 2000 par l'endocrinologue Peter Sonksen sur 650 athlètes des JO sélectionnés au hasard: «Ses conclusions révèlent que les valeurs de testostérone de 5% des femmes sont masculines et que 6% des hommes présentent des valeurs féminines.» Le débat n'est pas clos. ●

* Le test de féminité dans les compétitions sportives: une histoire classée X. Anaïs Bohuon. 187 p. Editions iXe.